

« L'ÉCOLE DE FILLES DE SARAH » : LA SOCIALISATION RELIGIEUSE DES FEMMES DANS LES ÉGLISES DE RÉVEIL EN RD CONGO

**Apollinaire-Sam
SIMANTOTO MAFUTA,**
PhD, Docteur en
sociologie et chercheur
associé au Laboratoire
« Dynamiques
Européennes »
(UMR 7367) à
l'Université de
Strasbourg (France).
sam_apol@yahoo.fr

Cette réflexion s'appuie sur une analyse des comportements religieux observés dans un groupe de femmes dévotes au sein d'une organisation néo-pentecôtiste formée exclusivement de femmes nommées « *Filles de Sarah* ». Cette cellule assure un encadrement religieux et conjugal au sein de l'Église « *L'Armée de l'Éternel* ». Celle-ci est située sur l'avenue Sendwe, dans la Commune de Kalamu à Kinshasa (RD Congo). L'Église est l'œuvre du pasteur Sony Kafuta, alias *Général Sony Kafuta*. Dit aussi « Rockman » ou « Professeur », le prophète fondateur et responsable de l'Église a bien conscience du fait que les fidèles de sexe féminin représentent une grande force sociale et financière au sein de son Église. Non seulement les femmes sont numériquement plus nombreuses que les hommes à fréquenter cette Église, mais elles constituent indéniablement un potentiel important d'adeptes susceptibles de soutenir matériellement et financièrement l'Église grâce au paiement mensuel d'une redevance appelée « dîme ». Cette pratique consiste à s'acquitter obligatoirement de multiples dons ou offrandes faites par les fidèles pour, théoriquement, encourager et soutenir les œuvres de la foi ou simplement le travail accompli par le pasteur dans l'Église.

Le regard sur l'investissement des *Filles de Sarah* dans l'Église permet de comprendre comment des individus peuvent consciemment ou inconsciemment réinterpréter une tradition ou une pratique sociale. En d'autres termes, comment, en référence avec le passé, ils peuvent reproduire à leur tour la société qui les a « fabriqués ». Il s'agit de voir aussi comment, en tant que sujets sociaux, les êtres humains agissent individuellement ou collectivement en face d'une norme sociale. Il est question pour moi de le

comprendre à partir d'un fait simple : la nature de la participation et de l'engagement des femmes dans les Églises pentecôtistes. Plus précisément, je cherche à interroger le rapport à l'Église ou la nature de l'engagement social et religieux des *Filles de Sarah*. L'on pourrait sans doute chercher à comprendre ici la manière dont se construisent les mécanismes de cette production des rapports sociaux à travers l'apprentissage social, la pratique religieuse et le maintien du rapport d'infériorisation des femmes ou de leur soumission aux hommes. Comme d'autres femmes évoluant en milieu néo-pentecôtiste, les *Filles de Sarah* peuvent librement participer à cette reproduction du même ou à leur propre enfermement dans la préservation des coutumes qui perpétuent leur domination par des hommes.

Pour le comprendre, je procède en deux temps. Dans un premier moment, je montre comment les *Filles de Sarah* parviennent à accepter ou à faire leurs les règles de genre que la société a mises en place. Dans le même temps, je cherche à comprendre si ces règles nous identifient et comment chacun de nous les intériorise ou les rejette. Le deuxième moment d'analyse traite du poids et de la pertinence du passé dans l'élaboration du comportement des individus dans le présent et dans le futur.

1. L'acceptation des normes de genre par les « Filles de Sarah »

Au sein de *l'Armée de l'Éternel*, les *Filles de Sarah* forment une « école » de vie et de foi qui s'inspire d'un personnage vétérotestamentaire : Sarah, l'épouse du patriarche biblique Abraham. Pour que le lecteur se fasse une certaine idée de la femme d'Abraham, la Bible présente la matriarche comme un modèle de vie et de foi. La vie de Sarah est relatée dans le Livre de la Genèse (chapitres 12 à 23). En substance, Sarah dont le nom signifie « Princesse » est une belle femme, une épouse obéissante et soumise à son mari. Elle aime ce dernier, lui voue un amour inconditionnel et indéfectible. Sarah est une femme dévouée et respectueuse des coutumes ancestrales. Bien qu'elle soit privée d'une progéniture, son mari Abraham ne se sépara pas d'elle. Cette femme est ainsi devenue l'image de son peuple et le modèle de fidélité pour toutes les femmes. À ce point, elle est considérée comme la « Mère » de tous les Juifs, et par analogie la « Mère » de tous les croyants monothéistes (Juifs, chrétiens, musulmans) qui, à l'instar des Juifs, sont considérés comme faisant partie de la descendance nombreuse des fils d'Abraham dont parle la Bible (voir Livre de la Genèse, chapitres 12 et 22). Sur le plan historique et symbolique, Sarah n'est pas seulement la première matrone de la Bible, elle représente incontestablement, aux yeux des peuples monothéistes du monde, la « Mère » obéissante par excellence de tous les croyants en marche vers la « terre promise », à la recherche du bonheur et du salut.

a) L'acceptation de la féminité et de la masculinité

La présence et l'identification de ces femmes comme *Filles de Sarah* traduisent principalement un sentiment profond d'appartenance à une nouvelle famille ou une communauté choisie, artificielle et non biologique. Elles s'inscrivent dans une lignée croyante où se vivent intensément de nouvelles sociabilités construites souvent autour de l'affinitaire. De la sorte, si pour certaines femmes en quête d'autonomie personnelle, d'émancipation et d'indépendance, la recherche de sens peut s'affirmer par le refus des normes traditionnelles de genre à travers la pratique religieuse, les rapports de celles qui se disent descendantes de Sarah aux structures sociales en place oscillent cependant entre le fait qu'elles acceptent dans le même temps les traditions établies à travers leur totale obéissance à leurs maris, l'exercice de leur fonction de mère et leur engagement dans une structure de contrôle mise en place par un homme, en refusant du même coup les mêmes coutumes par la recherche d'émancipation de la tutelle masculine. Pour ces chercheuses de Dieu, le reniement de leur passé de foi est largement motivé par le besoin de réorganiser leur vie pour (re)construire leur personnalité et leur identité. Mais aussi paradoxal que cela paraisse, leur adhésion à « l'École » qui les rattache à la foi de la matriarche biblique, replonge malheureusement les Filles de Sarah dans un autre piège de subordination et de grande dépendance vis-à-vis de leurs maris, ce qui les aliène davantage en les ramenant ainsi au point de départ de ce dont elles voulaient justement se libérer pourtant. De la sorte, en acceptant de porter volontairement la « féminité » à travers la casquette de la représentante Sarah, les femmes participent aux mécanismes de la reproduction structurelle des rapports de leur soumission aux traditions édictées par les hommes.

Si, par masculinité on désigne d'ordinaire la « qualité d'homme, de mâle, c'est-à-dire l'ensemble des caractéristiques masculines »¹, opposées à celles de la féminité, « en sociologie et anthropologie des sexes, masculinité et féminité désignent les caractéristiques et les qualités attribuées socialement et culturellement aux hommes et aux femmes. Masculinité et féminité existent et se définissent dans et par leur relation. Ce sont les rapports sociaux de sexe, marqués par la domination masculine, qui déterminent ce qui est considéré comme “normal” et souvent interprété comme “naturel” pour les femmes et les hommes »². Cet aménagement social fait qu'aux hommes et aux femmes sont donnés des attributs sociaux différents qui les qualifient ou non (qualités physiques, sociales, humaines, culturelles que leur assigne la société) à exercer certaines fonctions ou à exécuter des

1 *Le Petit Robert. Dictionnaire de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, VUEF, Paris, 2003, p. 1581.

2 Pascale MOLINIER et Daniel WELZER-LANG, « Féminité, masculinité, virilité », in Helena HIRATA, Françoise LABORIE, Hélène LE DOARÉ, Danièle SENOTIER (coord.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris², Presses Universitaires de France, 2004, pp. 77-82.

tâches supposées se rapporter à leur genre. Il s'agit pour les uns et pour les autres de se conformer aux prescriptions et limites tracées par un certain « ordre naturel » dans l'attribution des rôles et fonctions sociales. Selon cette approche de représentation susceptible d'orienter la construction des comportements sociaux, « sous prétexte de féminité, les femmes doivent choisir un paraître qui signe leur intériorisation des codes esthétiques pensés par les hommes et adopter vis-à-vis d'eux une attitude soumise et non concurrentielle quant au pouvoir »³. Si pour Robert William Connell « la féminité et la masculinité ne sont pas des essences, mais des façons de vivre certaines relations »⁴, on peut noter de cette représentation qu'au-delà de tout abus qui peut effectivement se vérifier, on est homme et femme selon la nature. Sur le plan biologique, féminité et masculinité sont aussi des essences, car on ne devient pas homme ou femme suivant un certain apprentissage social. On n'apprend pas à devenir homme ou femme comme on le ferait pour un métier. Mais on naît tel. Quant à ce que l'on met maintenant derrière ces concepts et leur représentation, cela dépendrait du travail ou de la construction sociale de chaque société.

Plus précisément, en disant que la masculinité et la féminité sont des configurations de la pratique de genre, c'est-à-dire les rapports entre individus et entre groupes, organisés en premier lieu par la sphère reproductive, R. W. Connell poursuit : « La masculinité est simultanément une place dans les relations de genre, un ensemble de pratiques à travers lesquelles les hommes et les femmes occupent cette place dans le genre et les effets de ces pratiques sur l'expérience corporelle, la personnalité et la culture »⁵. La masculinité appellerait ainsi la virilité, comprise comme l'« ensemble des attributs et caractères physiques et sexuels de l'homme »⁶, synonyme de vigueur, force, énergie, puissance. La féminité, elle, impliquerait ce qu'on peut appeler, avec Nicole-Claude Mathieu, « *muliérité* », qui signifierait impuissance, faiblesse, passivité, douceur, froideur, tendresse, etc. Néologisme désignant « l'aliénation de la subjectivité féminine dans le statut de soumission, la *muliérité* recouvre ce que Nicole-Claude Mathieu désigne sous l'expression de "conscience dominée" en lui donnant le contenu psychologique d'une défense contre le déficit chronique de reconnaissance du travail féminin. Alors que la virilité peut servir d'identité d'emprunt en ce qu'elle est promesse de valorisation, la *muliérité* ne renvoie qu'à la dépréciation et à l'effacement de soi ».

3 Pascale MOLINIER et Daniel WELZER-LANG, *Op. cit.*, pp. 78-79.

4 Raewyn CONNELL (publie jusqu'à dans les années 2000 sous un nom d'homme de Robert William CONNELL), *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Édition Amsterdam, 2004. Édition établie par Meoïn Hagège et Arthur Vuattoux, traduit de l'anglais par Claire Richard, Clémence Garrot, et alii.

5 R. CONNELL, *Op. cit.*, p. 65.

6 *Le Petit Robert. Dictionnaire de la langue française*, p. 2784.

Néologisme désignant « l'aliénation de la subjectivité féminine dans le statut de soumission », la *mulierité* recouvre ce que Nicole-Claude Mathieu désigne sous l'expression de « conscience dominée » en lui donnant le contenu psychologique d'une défense contre le déficit chronique de reconnaissance du travail féminin⁷. Alors que la virilité peut servir d'identité d'emprunt en ce qu'elle est promesse de valorisation, écrivent Pascale Molinier et Daniel Welzer-Lang, la *mulierité* ne renvoie qu'à la dépréciation et à l'effacement de soi »⁸. Tous les comportements se rapportant à la masculinité et à la *mulierité* sont appris et assimilés au cours de la socialisation des personnes de sorte que les hommes se distinguent hiérarchiquement et socialement des femmes. C'est la société qui construit toutes ces différences selon qu'on appartient à tel ou tel genre.

Par le processus d'éducation, de formation, bref de socialisation, les individus s'approprient au fur et à mesure qu'ils grandissent, les codes, les normes et les valeurs sociales masculines et féminines qu'ils peuvent, soit accepter librement ou par contrainte, et incorporer dans leur propre vie en les partageant, grâce aux multiples interactions qu'ils créent avec d'autres. Autrement dit, ils peuvent les refuser ou les rejeter. De cette manière, si l'on peut considérer que les individus sont "produits" par la société⁹, on ne doit pas oublier qu'à leur tour, ils deviennent producteurs du social, c'est-à-dire ils participent à la reproduction ou à la transformation des rapports sociaux, et donc des rapports entre hommes et femmes. Pour dire clairement les choses, il s'agit de souligner ici avec le sociologue Roland Pfefferkorn « comment les sujets, hommes et femmes, suivant leur place dans les rapports sociaux sont contraints structurellement et sont façonnés au niveau et dans l'espace où ils se trouvent ; comment ces mêmes sujets, par leur activité, individuelle et collective, par leurs actions réciproques, peuvent construire des marges de liberté et d'action leur permettant de déplacer ces rapports sociaux »¹⁰.

b) L'acceptation et le refus de la soumission par les femmes

Comment les *Filles de Sarah* acceptent-elles de reproduire ou de refuser le modèle social de leur soumission aux hommes ? En acceptant la soumission, les femmes participent à reproduire « ce qui a toujours été fait comme ça ». Quand je parle de l'acceptation de la féminité, entendue comme le fait de se sentir, d'être, de revêtir et de porter l'identité de femme, et de la masculinité comme le fait d'habiter l'identité d'homme, et de la participation des femmes aux mécanismes de la production des rapports de leur soumission aux hommes, je voudrais – au risque de tordre la pensée de

7 Nicole-Claude MATHIEU, *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Éditions Côté-femmes, 1991, pp. 43-46.

8 Pascale MOLINIER et Daniel WELZER-LANG, *Op. cit.*, p. 80.

9 Cf. Norbert ELIAS, *La société des individus*, Paris, Éditions Fayard, 1991 (1939).

10 Roland PFEFFERKORN, *Genre et rapports sociaux de sexe*, Lausanne, Éditions Page deux, 2012, p. 108.

Roland Pferfferkorn – réaffirmer que dans leurs actions, les êtres humains se trouvent imbriqués dans différents comportements : ou bien ils acceptent de perpétuer un certain déterminisme, c'est-à-dire la reproduction (du même), de ce qui a toujours été fait, ou bien ils se donnent la possibilité de changements ou de production (du neuf)¹¹.

Comme on peut le voir, cette acceptation de l'ordre social établi ou « cette participation – qu'elle aille dans le sens d'une reproduction ou d'une subversion des rapports entre les sexes »¹², certains membres des Églises pentecôtistes congolaises – à la suite d'autres croyants – l'expérimentent tous les jours et la vivent à leur manière dans une réappropriation contextualisée. Notons que l'enjeu majeur qui a présidé à la mise sur pied de *l'École de Filles de Sarah* au sein de *L'Armée de l'Éternel* peut sembler insidieux ou inavoué. Il s'agirait de maintenir aussi longtemps que possible les femmes dans un climat de subordination, d'obéissance totale et de soumission inconditionnelle à l'égard de leurs maris. Par-delà les femmes qui fréquentent cette Église, l'on pourrait affirmer qu'il s'agit de toutes les femmes vis-à-vis des hommes qui détiennent une quelconque parcelle d'autorité et de pouvoir dans la société. Pour ce faire, les discours et les prêches du fondateur de l'Église sont faits à partir d'un corps presque homogène des versets bibliques intentionnellement triés sur le volet. À l'École des *Filles de Sarah*, les prédications ou les enseignements donnés par le pasteur responsable de l'Église sont souvent relayés par ceux de son épouse. Le tout est essentiellement axé sur l'exaltation de la féminité, la vie conjugale, l'harmonie du couple, la gestion du ménage et du foyer, la tenue vestimentaire féminine, la fidélité, l'obéissance et la soumission des femmes à leurs maris, comme le recommanderaient certains versets de la Bible.

Selon la doctrine et les pratiques pastorales de *L'Armée de l'Éternel*, la nomenclature, assez réductrice, des fonctions qui peuvent échoir à une femme dans l'Église en comprend cinq : une femme peut être chanteur, messagère, prophétesse (c'est-à-dire celle qui a reçu le don de révélation), femme de prière et femme qui assiste l'Église de ses moyens ou de ses ressources matérielles et financières. En dehors de ces cinq activités, il n'est jamais permis aux femmes de diriger une Assemblée locale ou une Église. Selon les propos du pasteur fondateur de cette Église, forçant l'interprétation des textes bibliques, « l'homme est la gloire de Dieu et la femme la gloire de son mari », « les femmes peuvent avoir une grande place dans l'Église mais leur rôle reste secondaire ; elles ne peuvent jamais diriger une Assemblée. Permettre à une femme de diriger une Assemblée de prière est une déviation doctrinale grave, car Dieu ne le permet pas. Seul l'homme peut diriger, d'autant plus que c'est à lui seul que Dieu aurait donné ce pouvoir ». Pour justifier ses enseignements selon lesquels

11 Cf. Roland PFEFFERKORN, *Op. cit.*, p. 108.

12 Michèle FERRAND, *Féminin, masculin*, Paris, Éditions La Découverte, 2001, p. 7.

c'est « l'homme seul qui peut diriger » et que « c'est à lui seul que Dieu aurait donné ce pouvoir », le fondateur de l'*Armée de l'Éternel* s'appuie sur la Bible en sélectionnant versets et récits à dessein. Ces versets et récits bibliques sont ainsi choisis et bien taillés pour un objectif très précis : « formater » durablement, autant que possible, les femmes afin de motiver leur adhésion totale à tout ce qu'on leur enseigne. En d'autres mots, si l'éducation, l'instruction, les expériences familiales et écologiques ont une forte incidence sur la socialisation des individus, « les filles – en effet – ont tendance à reproduire le modèle de la mère »¹³. Il s'agit ici pour cette Église de chercher à stimuler les femmes autant que possible, consciemment ou inconsciemment, afin de susciter « librement », spontanément ou par endoctrinement leur adhésion aux idéaux et à la profession de foi de l'Église grâce à un esprit de soumission inconditionnelle, d'acceptation, de subordination et d'obéissance absolue vis-à-vis de leurs maris, à l'exemple de l'épouse du patriarche Abraham.

Si les femmes mesuraient le poids des obligations matérielles qui pèsent sur elles, si elles savaient qu'elles sont d'une certaine manière spoliées et exploitées financièrement par l'Église, elles se révolteraient à la suite de multiples abus qui se perpètrent au sein de cette entreprise religieuse, et que l'Église perdrait le gros de ses membres « payeurs ». D'où la création d'un « Ministère » spécialement dédié à l'encadrement ou à la cause des femmes, dénommé « École de Filles de Sarah » dont la direction est confiée, à dessein, à l'épouse du pasteur. Cette *École de foi* fonctionne sur un double paradoxe : d'une part la modernité religieuse entraînerait le besoin d'individualisation ou d'appropriation personnelle de biens de la foi et de salut, l'émancipation et la libération des femmes de l'emprise ou de la domination masculine, d'autre part l'enfermement des mêmes femmes dans une structure créée par un homme en vue de bien les contrôler. La mission de l'École de foi semble propagandiste et idéologique : se servir de la Bible comme un appui ou un tremplin pour garder les femmes dans le giron de l'Église. Pour atteindre ce but, l'Église organise régulièrement des *Conventions de femmes de foi*, c'est-à-dire des réunions de prière bien ciblées sous forme de conférences ou séminaires de formation et d'encadrement en vue d'endoctriner ou de formater les femmes selon l'esprit et les codes de conduite édictés par un homme au nom de l'obéissance aux normes et croyances de l'Église qui se veut héritière fidèle de la foi biblique.

Bon nombre de *Filles de Sarah* sont des fidèles reconverties ; elles sont majoritairement issues du milieu protestant, catholique, voire d'autres Églises de réveil. Les anciennes catholiques, régénérées par un nouveau baptême pentecôtiste, fréquentant aujourd'hui cette cellule de prière et d'encadrement féminin, ont fait le plus clair de leur « socialisation

13 Daniela ROVENTA-FRUMUSANI, *Concepts fondamentaux pour les études de genre*, Paris, Éditions des archives contemporaines/Agence Universitaire de la Francophonie, 2009, p. 96.

catholique classique qui magnifiait la figure incontournable du prêtre »¹⁴. Bien que Danièle Hervieu-Léger parle ici de la société européenne qui a été longtemps cimentée par le christianisme, certaines similitudes existent avec les sociétés africaines ou congolaises « hybrides », oscillant entre la socialisation chrétienne et l'éducation traditionnelle trop marquée par la figure tutélaire masculine. La plupart de ces femmes ont fréquenté l'Église catholique, y ont reçu la quasi-totalité des sacrements d'initiation chrétienne. C'est là qu'elles ont été socialisées et scolarisées. D'un point de vue subjectif, la figure actuelle de pasteur est en quelque sorte pour ces femmes dévotes une survivance ou une réminiscence inconsciente de la figure du prêtre-père qu'elles ont connue et dont le rôle social a été enseigné puis inculqué individuellement et collectivement pendant leur apprentissage social et religieux dans l'Église fréquentée par leurs parents et par elles-mêmes au cours de leur jeunesse. C'est pourquoi, il conviendrait de considérer ici la part réelle que représenterait l'environnement social, familial et religieux d'origine des individus dans la formation actuelle de leurs perceptions, de leurs jugements et comportements. Si certaines femmes sont issues des familles catholiques et protestantes monogamiques, d'autres proviennent cependant de milieux polygamiques, monoparentaux ; d'autres encore viennent de familles divorcées, etc.

Certes, marquées les unes les autres par le poids de l'histoire calquée sur le modèle patriarcal de l'organisation sociale et familiale tant vanté et enseigné, qu'ont traversé l'enseignement et les pratiques des Églises missionnaires, les *Filles de Sarah* semblent toutes prédisposées à accepter assez facilement et fidèlement de jouer leur rôle de « mères et d'épouses idéales », dans lequel elles se trouvent concrètement placées sous l'autorité bienveillante et tutélaire de leurs maris. Cela semble être ce qu'on leur aurait longtemps appris et enseigné.

Pour illustrer mon propos, B. MK est une femme d'une quarantaine d'années. Elle est née d'une union polygamique. Son père, un puissant homme d'affaires assez riche, a eu plusieurs enfants de femmes différentes. Tous ces enfants ne se connaissent pas forcément. Mère de trois enfants en bas âge (deux garçons et une fille), B. MK est divorcée depuis 2009 suite à de graves difficultés dues à l'autorité excessive de son mari sur elle et à l'immixtion « sauvage », intempestive et à des « plaintes répétitives infondées » de sa belle famille dans son couple (c'est elle-même qui l'a souligné). Après son divorce, B. MK fréquente aujourd'hui l'École des Filles de Sarah. Elle y est depuis quelque temps. Elle a raconté comment elle avait fait la découverte de l'*Armée de l'Éternel*. Pour survivre, elle vend de la friperie au marché ; cela n'a rien d'une activité traditionnelle. Il faut se la procurer, en faire l'inventaire, faire les prix et la vendre. B. MK vit seule, dans un célibat voulu et orchestré puisque ses enfants sont chez

14 Cf. Danièle HERVIEU-LÉGER, *Catholicisme, la fin d'un monde*, Paris, Éditions Bayard, 2003, p. 308.

leur grand-mère maternelle : elle avait fait un mariage en dehors de son appartenance ethnique, c'est probablement ce qui a conduit à des difficultés conjugales. En se mariant en dehors de son groupe, Madame B. MK a pris des risques, elle a choisi une voie qui n'est ni facile, ni habituelle ; elle continue son parcours dans la modernité en changeant de religion. En d'autres termes, B. MK a pris des itinéraires où elle a fait preuve de volonté individuelle, et elle s'est inscrite paradoxalement dans un groupe où la norme masculine est très valorisée. Son intérêt pour ce groupe peut cependant être ailleurs, elle pourrait préférer être avec d'autres femmes croyantes et valoriser essentiellement ce type de socialisation. D'autres hypothèses sont cependant possibles.

Comme celle d'autres *Filles de Sarah*, la vie de B. MK est rythmée par la prière quotidienne intense et régulière. L'intensité de sa foi, résultant de sa conversion dans l'*Armée de l'Éternel* suite à une accumulation de difficultés conjugales, lui aurait permis non seulement de s'affranchir de certaines coutumes qui maintiennent les femmes dans une espèce de carcan ou dans un système de dépendance vis-à-vis de leur mari, mais d'acquérir aussi une certaine autonomie ou indépendance « financière ». Si B. MK dit avoir retrouvé la confiance grâce à la prière et à l'exercice de la foi, « la force et la paix du cœur », elle s'est plongée encore, de plus belle, au cœur d'un autre système d'asservissement ou dans une idéologie de classes qui maintient les femmes dans la dépendance totale vis-à-vis des hommes et de cette Église. En tant qu'École de foi, la cellule de prière et de formation dédiée aux *Filles de Sarah* que B. MK fréquente, fonctionne exactement comme une secte à l'intérieur de l'*Armée de l'Éternel*. Cela dit, le réexamen profond des articles de foi de cette Église montre que la construction de l'image de la femme parfaite, idéale, et l'acceptation même de leur condition de femmes mères par les *Filles de Sarah* sont rendues possibles par leurs attitudes conformistes et par le respect inconditionnel de la hiérarchie. Pour certaines *Filles de Sarah*, ces attitudes peuvent faire partie de l'héritage reçu dans les enseignements qu'elles ont assimilés dans leur passé de foi au sein de la famille et du catholicisme ; un héritage dont elles ne semblent pas encore totalement se départir pourtant ni se débarrasser complètement, mais que le nouvel apprentissage religieux au sein de la nouvelle Église vient renforcer et durcir.

Pour les *Filles de Sarah*, l'Église n'apparaît pas seulement comme un lieu de culte où l'on va prier et rencontrer occasionnellement les coreligionnaires, mais elle est aussi un lieu d'accueil et d'écoute qui leur permet de libérer la parole, celle des pairs. Elle est un espace où les femmes peuvent se sentir en sécurité, en confiance, écoutées et libres de s'exprimer. L'Église est aussi un lieu de rencontres où les femmes recréent la confiance. Elle est encore un espace ouvert qui fédère les intérêts des personnes rencontrant les mêmes problèmes et difficultés, qui éprouvent les mêmes déceptions et

angoisses existentielles. L'Église telle qu'elles la vivent au présent met en présence des personnes qui s'assemblent et se ressemblent bien au-delà de la diversité des motivations propres du fait qu'on y retrouve, dans une espèce de galaxie, des femmes mariées, des célibataires, des veuves et des divorcées. À travers cet espace d'expression constitué en institution socialisante, en l'occurrence *l'École de Filles de Sarah*, l'Église joue un grand rôle en tant qu'elle constitue un groupe choisi par les femmes pour promouvoir la cause des femmes.

Cependant, en évoquant intentionnellement la figure légendaire de la matriarche Sarah, il est bien question pour les organisateurs et les organisatrices de cette « École » de vie et de foi d'insister davantage sur le principe d'une idée subacente de la représentation de la « faiblesse naturelle » des femmes, de leur « soumission inconditionnelle aux hommes », de leur « infériorisation et subordination vis-à-vis de leurs maris » ou simplement des hommes tout court. Mais en filigrane, que veut dire cet enseignement donné séparément et uniquement aux *Filles de Sarah* ? Cela ne voudrait-il pas montrer – pour les femmes de *l'Armée de l'Éternel* – qu'accepter tout ce qu'on leur enseigne dans la stricte docilité, sans rien contester, est l'une des conditions pour obtenir les grâces, les bénédictions de Dieu et le salut éternel ?

Parallèlement à cette observation, il serait aisé d'y voir la volonté explicite des responsables de cette « École » et leur manière de faire porter aux femmes le poids d'une identité qui ne devait se décliner qu'au féminin. À partir de l'accomplissement des tâches journalières ou des fonctions traditionnelles qui ne cessent de les identifier, les *Filles de Sarah* sont reconnues par un certain statut social historique qui s'est progressivement naturalisé. Il s'agirait là non seulement, comme dirait Danièle Hervieu-Léger, de « la mise à distance pratique et symbolique de l'assignation des femmes à leur seul rôle maternel »¹⁵, mais aussi d'une volonté manifeste des hommes à se référer subtilement au « principe de la subordination nécessaire de toutes les aspirations des femmes à la vocation maternelle qui constitue la voie exclusive de leur réalisation authentique »¹⁶. Pour une *Fille de Sarah* interrogée : « [...] *Les femmes ont de la place dans les Églises comme des sœurs en Christ, mais elles n'ont pas d'autorité devant l'homme* [...] » (*Fille de Sarah* Carmel B.). En dehors du cadre strict de l'Église, toute *Fille de Sarah* se donne la mission que Dieu lui confie : évangéliser et conseiller à son tour les autres femmes, même bien au-delà de *L'Armée de l'Éternel*. Dans quel sens ? Dans le sens de l'invitation à la docilité et à la soumission des femmes à leurs maris. Cela étant, une *Fille de Sarah* est par définition une femme respectueuse des coutumes, soumise, docile, incapable de dire non à toutes les propositions et injonctions faites

¹⁵ Danièle HERVIEU-LÉGER, *Op. cit.*, p. 178.

¹⁶ *Ibidem*, p. 179.

par son mari. Elle n'a aucune autorité devant l'homme. Puisque son passage à l'École des Filles de Sarah l'a formée ainsi, elle ne s'oppose pas à l'ordre social déjà établi, par crainte d'enfreindre les lois divines. Elle se refuse à prendre part à la gestion politique du pays, à comprendre ni à assumer ses devoirs citoyens parce que la politique c'est l'affaire des hommes.

L'examen attentif de cette métaphore langagière montre l'inscription durable des *Filles de Sarah* dans une institution sociale ou une communauté de représentation et d'identification. La lecture interprétative et compréhensive en fait ressortir aussi comme indicateur le fait de la persistance de la logique du maintien des femmes dans des structures de contrôle voulues et entretenues par des hommes. On peut voir aussi en cette « École » de foi, d'encadrement, d'accompagnement et de spiritualité féminine la marque d'une volonté affichée par le couple pastoral directeur du programme pour exercer subtilement son contrôle sur les femmes. Le *statu quo* établi par un tel système voudrait que ce qui a été longtemps observé ou fait sur, et/ou par un modèle de foi vécu dans une communauté croyante, soit transposé comme une règle de conduite immuable dans le temps et inscrite dans la nature. Ce qui voudrait autrement dire, par analogie, que toutes les « *Filles de Sarah* » d'autrefois, celles d'aujourd'hui et celles de demain ne sont vraiment « filles » de la matriarche Sarah qu'en conformité avec l'ordre établi. Par leur obéissance, elles ne transgresseront pas les lois « naturelles » inscrites dans leur vie de foi.

En somme, la lecture compréhensive faite à partir de diverses interprétations et analogies qu'offre la figure légendaire de Sarah, prise ici comme une référence de vie et un modèle de foi accepté par la mémoire collective d'une communauté croyante, montre qu'une institution sociale – pour se maintenir dans la durée –, développe et met en place divers mécanismes de reproduction qui pérennisent sa pression sur les hommes et les femmes. En d'autres termes, les hommes, pour justifier leur suprématie ou la prévalence de leur genre sur celui des femmes, tentent de maintenir à long terme un système de contrôle permanent sur les groupes ou sur les collectivités entières. Du côté des femmes qui adhèrent au projet éducatif et religieux d'accompagnement, d'encadrement et de socialisation mis en place pour elles par l'École de Filles de Sarah, il s'établit une relation de causalité entre le maintien des pratiques existantes et la continuation ou la perpétuation d'un système de légitimation des normes sociales édictées par les hommes pour le contrôle d'un territoire : celui du pouvoir, qu'il soit religieux ou civil.

Mais à l'inverse de l'acceptation et de la soumission des *Filles de Sarah*, qui retraduisent leur participation à la continuation d'un certain ordre social établi, il y a le refus et la résistance concomitante d'autres femmes qui subvertissent l'ordre établi, à l'instar des femmes pasteurs et évêques

dont certaines sont fondatrices d'Églises. Celles-ci ne veulent pas s'inscrire dans ce schéma d'un passé qui justifie et naturalise la préséance masculine dans les rapports hommes-femmes. Ces femmes manifestent ainsi leur volonté d'émancipation, elles s'opposent à toute hégémonie masculine tout en subvertissant, sans concession, ledit ordre social construit au bénéfice des hommes. Cela étant, l'interprétation de la condition de femmes par les *Filles de Sarah* dessine un paradoxe notoire entre, d'une part, leur désir d'affranchissement et d'autonomie vis-à-vis des coutumes et, d'autre part, leur enfermement dans le prisme de ce dont elles veulent pourtant se libérer. Néanmoins, on pourrait aussi penser que l'appartenance à ce groupe ou à cette association religieuse confère aux femmes qui en sont membres une aura de respectabilité dans la société. Elle efface la condition de femme divorcée, malheureuse ou abandonnée – pour le cas de B. MK –, entretient un réseau de femmes enthousiastes et exaltées, considérées comme pieuses et engagées dans l'Église. Ainsi, la soumission apparente peut avoir un double visage : celui du respect des normes de l'Église chrétienne, et celui de la respectabilité ostentatoire dans la société. L'Église catholique ne semblait pas offrir à Madame B. MK la même alternative, la même possibilité de rédemption ou de reprise de sa vie sur une autre base.

2. Quand le passé biblique est évoqué comme un référentiel qui construit les identités et la mémoire collective du présent et du futur

Lorsqu'on aborde la question de l'incidence des croyances religieuses dans les comportements sociaux des adeptes de nouvelles Églises nées dans le sillage du courant pentecôtiste, on ne peut pas ne pas évoquer la référence accrue qu'ils font à la Bible et à ses personnages. L'importance que les nouveaux convertis donnent à ces personnages du passé tient au fait que ceux-là sont évoqués en permanence et en toutes circonstances pour construire la mémoire du présent dans la pratique régulière de la foi des croyants actuels.

a) La mémoire religieuse du passé comme enjeu et référence immuable qui construit le présent

En dépit de certaines images souvent négatives, stéréotypées et socialement destructrices des femmes, le Livre des commencements, c'est-à-dire la Genèse, formule que les femmes et les hommes sont différents mais égaux. Comme conséquence directe de cette affirmation, ils ont des capacités et talents qui ne sont pas forcément liés au fait qu'ils sont hommes ou femmes. Les femmes et les hommes illustres de l'ancien Israël, pour autant qu'ils sont à l'origine de l'aventure de la foi et de la formation des coutumes des peuples monothéistes actuels, constituent ainsi une référence normative en tant qu'ils sont considérés comme des vrais piliers

dans la structuration de l'agir religieux et de la conscience morale des peuples croyants. Les personnages bibliques constituent ici un des éléments fondateurs de la mémoire et de l'identité des peuples dont se réclament leurs héritiers directs : Juifs, chrétiens et plus tard les musulmans. Souvent, c'est à ces personnages bibliques idéalisés que se réfèrent aujourd'hui leurs filles et fils spirituels ou héritiers dans la foi : je veux parler des chrétiens de nos jours.

Par ailleurs, comme on peut bien s'en douter, la survivance ou la rémanence de la mémoire de ces « pères » et de ces « mères » des croyants sont très présentes dans toutes les représentations que les adeptes actuels des religions monothéistes se réclamant du patriarche Abraham se font dans leur vie de foi. Le langage hautement symbolique qui se sert de ces personnages du passé veut ainsi inscrire durablement leurs héritiers d'aujourd'hui dans une longue lignée croyante. Celle-ci se veut à la fois conservatrice et conforme dans l'observation des traditions lorsque les croyants s'approprient l'héritage de la mémoire de ce passé sans cesse réactualisé. Partant des *Filles de Sarah* qui nous concernent, on peut se demander pourquoi les croyants d'aujourd'hui utilisent encore et toujours les figures religieuses d'antan. Ne les évoquent-ils pas souvent pour justifier certaines conduites ou certains comportements d'assujettissement et de subordination des femmes par les hommes ? Ou encore ne se servent-ils pas de ces personnages mythifiés comme exemples ou représentants par excellence du monde de la vertu, qui tendent soit à modeler les comportements des croyants, soit à maintenir un certain ordre de société en place ou encore à légitimer inconsciemment un déséquilibre social dans les relations interpersonnelles entre hommes et femmes ? Bien sûr, on peut se référer à ces figures bibliques comme modèles de vie ou comme exemples. Mais, n'existerait-il pas de pasteurs pentecôtistes qui tirent à dessein des versets de la Bible pour atteindre certains objectifs non déclarés ?

La sociologue Danièle Hervieu-Léger écrit :

Dans le cas de sociétés différenciées, où prévalent des religions fondées qui font émerger des communautés de foi, la mémoire religieuse collective devient l'enjeu d'une réélaboration permanente, de telle sorte que le passé inauguré par l'événement historique de la fondation puisse être saisi à tout moment comme une totalité de sens. Dans la mesure où toute la signification de l'expérience du présent est supposée être contenue (au moins potentiellement) dans l'événement fondateur, le passé est constitué symboliquement comme une référence immuable. En rapport constant à ce passé, les croyants se constituent en un groupe "religieux" en suscitant et en entretenant la croyance en la continuité de la lignée des croyants, au prix d'un travail de remémoration qui est aussi une réinterprétation permanente de la tradition en fonction des questions du présent¹⁷.

17 Danièle HERVIEU-LÉGER, *Le pèlerin et le converti. La religion en mouvement*, Paris, Éditions Flammarion, 1999, p. 66.

C'est pourquoi l'image d'hommes accomplis et de femmes parfaites que renvoie la Bible continue toujours de fasciner et de faire fantasmer, de sorte qu'on les vénère ou qu'on les présente aujourd'hui comme de vrais archétypes dans la vie religieuse et morale des personnes qui croient. Comme on peut bien le constater, les figures légendaires de l'univers biblique, loin d'être reléguées dans les oubliettes du passé, sont sans cesse exhumées et mobilisées pour entretenir la flamme qui active le monde de représentations religieuses et sociales des croyants d'aujourd'hui.

Si, dans leurs Églises, les croyants pentecôtistes s'approprient la mémoire biblique qu'ils évoquent avec insistance, et trouvent dans ses différents personnages et événements de quoi nourrir, argumenter, vivre et défendre leurs propres intérêts, habitudes et « coutumes », c'est parce que – pour certains pasteurs – les versets tirés et intentionnellement sélectionnés, servent de prétexte dans la légitimation de leur parole. C'est aussi parce que la parole biblique est considérée comme « le référent absolu, la parole qui justifie en dernière instance ce qu'on doit faire, ce qu'il faut penser [...] ». Le « secret » de cette religion du Livre est dans un jeu de libres associations entre versets, et de cheminements préconstruits qui fait du texte biblique un véritable texte initiatique et ésotérique, le nouveau mythe de référence »¹⁸.

En rapport avec les *Filles de Sarah*, il convient de souligner ici l'utilisation calculée, par certains pasteurs hommes, de l'obéissance et de la soumission de la matriarche Sarah à son mari Abraham. Manifestement, l'exemple de Sarah servirait à justifier la prédominance masculine et la soumission des femmes à leurs maris. Mais comme les Églises pentecôtistes congolaises sont écartelées entre deux paradigmes ou modèles de pratiques basées sur deux idéologies bien distinctes et réelles, il y a d'une part, celles qui mettent en lumière de façon insistante la question de la subordination ou de l'infériorisation des femmes. Ces Églises, grâce au jeu de sélection subtile des versets bibliques *ad hoc*, continuent de pratiquer et d'enseigner à leurs membres que la femme est inférieure à l'homme.

Interrogés à ce sujet, quelques croyants de diverses origines religieuses ont partagé leurs points de vue en prenant le contre-pied du monde des *Filles de Sarah* : « [...] Les femmes peuvent prendre la parole et enseigner dans l'Église. La vocation ou l'appel de Dieu n'est pas fonction du genre masculin ou du genre féminin. Je veux dire que Dieu n'a pas déterminé le groupe de gens ou le genre de personnes qui sont appelés à exercer la fonction pastorale. Bien que cela soit mentionné quelque part dans la Bible, il faut savoir que la Bible s'interprète elle-même dans les versets et dans le contexte » (Noëlla S., Église The Way). Un autre avis va dans le même sens :

18 André MARY, « De la communauté des initiés à la religion des convertis : le religieux anthropologique en question », in Yves LAMBERT, Guy MICHELAT, Albert PIETTE (dir.), *Le religieux des sociologues. Trajectoires personnelles et débats scientifiques*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1997, p. 163.

« [...] Bien sûr que les femmes peuvent prendre la parole et enseigner dans l'Église, car Dieu ne fait pas acception des personnes. Si Paul a dit que les femmes ne peuvent pas prendre la parole et enseigner dans l'Église, il faut le situer dans le temps. C'est à cause de certains comportements indignes des femmes que Paul en est arrivé là car, selon les commentateurs, pendant la prédication, les femmes posaient des questions à leurs maris et à cause des abus. Les femmes accompagnaient Jésus. Avec Jésus, les femmes ont reçu aussi le Saint-Esprit. L'homme et la femme sont concernés par la seule Croix de Jésus. La Bible dit dans Genèse 1, 27 : "Dieu créa l'homme, homme et femme il les créa". Ceci veut dire que les hommes et les femmes sont égaux » (Pasteur Joëlle I. de l'Église La Compassion).

Cette autre réaction ne dit pas moins : « [...] Les femmes peuvent prendre la parole et enseigner dans l'Église. Pourquoi pas ? J'ose croire que la femme a les mêmes capacités intellectuelles et morales que l'homme. Prêcher ou enseigner dans l'Église nécessite une connaissance parfaite de la Bible. Or, à l'étape actuelle, nous découvrons des femmes capables de maîtriser la Parole de Dieu et qui sont des meneuses d'hommes. Chez les Catholiques jusque-là il n'y a pas encore de femmes prêtres, mais le paysage a totalement changé depuis une décennie. Nous avons des femmes théologiennes, des femmes à tous les postes de responsabilité diocésaine, nationale ou internationale dans l'Église. Chez les protestants et les autres Églises, les femmes enseignent et prêchent dans l'Église. Bref, le féminin n'est plus synonyme d'infériorité, il n'engendre plus le mépris. Par contre, il y a une catégorie d'Église qui ne tolère point qu'une femme prêche ou enseigne dans l'Église » (Jean-Baptiste N., journaliste, fidèle de l'Église catholique).

Au regard de cette diversité d'interprétations, les différentes positions exprimées ici par des membres de certaines Églises néo-pentecôtistes au sujet des femmes permet de montrer ou de comprendre aussi la divergence d'opinions qu'ils partagent quant à leurs croyances religieuses et leur profession de foi. Leurs expressions de foi sont à relier aux modèles d'interprétations existantes sur la présence et le travail des femmes dans les Églises.

b) L'École de Filles de Sarah : une manière de vivre la foi au féminin ou de suivre le choix édicté par les hommes ?

Vivre librement sa foi est une question de choix et de décision personnelle. Mais qu'en est-il des *Filles de Sarah* ? Dans le contexte de la modernité où l'autonomie de la personne et l'individualisme de l'acte de croire appellent au choix subjectif des croyances et à leur adhésion personnelle, l'attention porterait sur le principe d'égalité du genre dans lequel les hommes et les femmes choisissent des métiers ou des religions selon leurs goûts personnels, leurs capacités et compétences. En dépassant ainsi les modèles de foi et de

croyances religieuses traditionnelles souvent dictées, héritées ou imposées parfois par la société et les familles, l'individualisme dans le choix de la foi et des croyances en appelle à une grande marge dans l'orientation et le choix de la profession de foi des personnes. Conjugué avec tout effort de trouver quelque part un gagne-pain ou une Église qui réponde à un besoin réel de la personne, cela est, entre autres, un facteur qui justifierait aussi la présence des femmes dans les Églises et dans les nouvelles carrières religieuses nées au sein du pentecôtisme. Mais l'ouverture des pratiques qui n'excluent pas les femmes de l'exercice du métier pastoral se heurte souvent à l'intransigeance idéologique de ceux dont l'argument se mue en une espèce de dogmatisme qui fait constamment référence à la parole biblique : « La Bible dit » ou « Il est dit dans la Bible », comme on peut l'entendre souvent. Et une telle « Vérité » ne peut être qu'une preuve irréfutable bien définie : « Dans la Bible, on a dit », et on le fait parce que « cela est dit dans la Bible ». Or, on ne peut ni déficeler, ni retraduire autrement ce qui a été dit dans la Bible au risque de transgresser un interdit divin. Et, puisque de telles affirmations retraduisent comme une parole réellement dite par Dieu ce qui rentrerait dans l'ordre de l'impensé du discours, la conséquence en est le strict respect de la Loi et de la parole biblique qui continuent aussi bien de construire l'ordre moral et l'environnement tant social que politique dans lequel la foi du néo-pentecôtiste est médiatisée et vécue.

L'argument de fond évoqué dans ce recours à la parole biblique pour renvoyer l'engagement des *Filles de Sarah* à la figure obéissante et docile de la matriarche Sarah est à peu près de cet ordre : Comme c'est écrit dans la Bible, personne ne peut rien retrancher ni marchander concernant la Parole de Dieu. D'autant plus que la parole biblique sert ici de référentiel de l'agir moral et social des individus – parce qu'en s'y conformant, les hommes et les femmes règlent leur vie sur elle et se construisent une certaine identité –, elle est considérée comme une norme de conduite immuable, un interdit dans certains cas, une valeur et une vérité absolue dans d'autres cas. Finalement toute parole de la Bible, même la plus symbolique qui soit, sera littéralement considérée comme la « Vérité » absolue. En témoignent ces propos recueillis auprès de nouveaux convertis : « [...] *La loi divine est plus forte que celle des hommes. Elle fait conduire l'homme dans le bon sens et organise la société. Selon l'ordre établi par la loi divine, l'homme est toujours et déjà supérieur à la femme. La femme doit se soumettre à son mari. Nous ne pouvons pas juger cette loi divine, nous accomplissons seulement la loi. Voir Eph 5, 22-33* » (Pasteur Charles K. de l'Église « *Message du Temps de la Fin* », EMTF).

On peut encore facilement entendre les arguments des personnes qui soutiennent qu'« [...] *on ne peut pas contredire cette affirmation selon laquelle les femmes ne doivent pas prendre la parole et enseigner dans l'Église, étant donné que c'est une recommandation divine. Seulement ne confondons pas*

la soumission et la servitude. Cette soumission est biblique. Voilà pourquoi les femmes pasteurs ne sont pas du tout disponibles (entièrement) pour le ministère pastoral » (Patrick F., Église *La Demeure de Jésus*). Les points de vue suivants n'y vont pas par le dos de la cuillère. Madame Bravo de Bruxelles, une reconvertie de l'Église catholique affirme : « [...] *Ce ne sont pas les personnes qui le disent mais plutôt c'est écrit dans la Bible et il faut que la femme soit soumise à son mari. Il n'y a pas à changer la parole de la Bible* ». Ou encore cette affirmation de Colette K., pasteur au sein de l'Église Évangélique *La Voix de la Trompette* : « [...] *Comme c'est le Christ qui nous le recommande, cela ne doit pas faire objet de débat. La femme doit se soumettre à son mari. Cela doit être pris dans le vrai sens, dans la voie du Seigneur, mais pas dans le mauvais sens contraire à la Bible* ». Une autre reconvertie soutient, en effet : « [...] *Oui, sans contredit, il est écrit que la femme doit se soumettre à son mari ; c'est une recommandation biblique. Et aussi par respect et la politesse à l'homme, cette affirmation se concrétise sans appel. Dieu a établi l'homme comme autorité suprême de la femme sur la terre* » (Pasteur Judith L. de l'Église pentecôtiste).

Au regard du poids social que représentent certaines affirmations et interprétations attribuées aux écrits qui nourrissent la foi des individus, la force de la référence à la parole biblique réside aussi bien dans les croyances qui la réactualisent que dans l'utilisation permanente qu'on en fait. Mais si elle n'est pas rationalisée, cette foi ne peut être qu'une transposition fantasmagorique dans l'acte de croire des expressions des rapports antagoniques humains. C'est pourquoi, en retraduisant à leur manière que « la femme ne doit pas prendre la parole devant les assemblées et prêcher », ou que « la femme doit se soumettre à son mari », ou encore que « la femme est inférieure à l'homme parce qu'elle a été créée à partir de l'os et de la chair de l'homme », ceux qui pensent que le sort des femmes a déjà été scellé à l'avance n'offrent à ces dernières aucune perspective d'émancipation dans l'exercice des responsabilités religieuses. Mais la révolution vient avec ceux qui réinterprètent à nouveaux frais la parole biblique en tant que discours produit dans un contexte culturel précis, formulé et retravaillé souvent en faveur de la société des individus de sexe masculin. C'est de cette relecture négociée au gré des ajustements de la mémoire du passé que surgit la requête à la faveur d'un remaniement de la hiérarchie en vue d'inscrire les revendications qui prennent en compte et intègrent favorablement le pastorat conjugué au féminin dans les pratiques quotidiennes des Églises néo-pentecôtistes.

De cette manière, l'appropriation consciente ou inconsciente de la mémoire des ancêtres dans la foi permet aux hommes et aux femmes qui les évoquent aujourd'hui, de défendre le contenu d'un système de valeurs, de croyances et traditions dans la mesure où en adoptant la grammaire d'un tel argumentaire, ils s'approprient un mode de légitimation fondé sur

la maîtrise et la perpétuation de ce grand mythe que peuvent incarner certains personnages de la Bible et qui consacrent ainsi le maintien du foyer de l'autorité¹⁹ entre les mains des seuls hommes. Tout cela est fait dans le seul but de justifier la transmission du vieil argument du *statu quo* qui se vit toujours au sein des relations hommes-femmes : l'homme est le chef de la femme, dirait-on. Et pour exprimer clairement les choses, il faut pour les hommes qui l'évoquent, trouver tous les arguments qui reproduisent instinctivement le statut d'hommes « maîtres » d'un système social et politique, et celui de femmes soumises ou obéissantes d'autant plus qu'en fouillant dans la Bible, ils y repèrent les modèles-type de mères et de pères dont on pense que les croyants en ont encore besoin aujourd'hui.

Il va sans dire que l'idéalisation et la mystification de la figure des personnages bibliques auxquels certains croyants pentecôtistes congolais se réfèrent instinctivement en font des modèles ou des archétypes pour justifier la situation sociale et religieuse d'aujourd'hui. C'est pourquoi, comme projet idéologique au service du renforcement de la « *muliérité* » asservie, *l'École de Filles de Sarah* servirait d'outil de propagande et de domination aux mains des hommes pour le contrôle des femmes. Vue sous cet angle, la « *muliérité* » peut être considérée comme une essence faible et exploitable par les hommes pour la conquête du pouvoir au détriment des femmes. Ceci est d'autant valable que la référence et l'utilisation actuelle de certains personnages illustres de la Bible à la faveur des arguments de supériorité des lecteurs masculins de la Bible participent ainsi à la construction de l'idéologie de la codification des normes et coutumes ou, si je peux paraphraser Espérance Bayedila, à la fabrication des mécanismes de la reproduction sociale du statut des femmes dans les interactions quotidiennes au sein des familles²⁰ et des Églises de réveil, voire à travers toute la société congolaise.

Conclusion

En reliant la condition religieuse des femmes à l'ensemble des textes fondateurs de la foi chrétienne auxquels se réfèrent les *Filles de Sarah* au sein du pentecôtisme congolais, on voit bien que ces femmes ont été socialement, juridiquement et politiquement discriminées et reléguées au rang des sans-voix. N'étant pas sujets de la Loi au même titre que les hommes, elles étaient par contre considérées comme des mineures à la merci de ces derniers. L'interprétation de cet héritage social et politico-religieux

19 Cf. André MARY, « Conversion et conversation : paradoxes de l'entreprise missionnaire », in *CAHIERS D'ÉTUDES AFRICAINES* (2000), n° 160, pp. 779-800.

20 Cf. Espérance BAYEDILA B. TSHIMUNGU, *La reproduction du statut de femme en République démocratique du Congo*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2014, p. 17. Voir aussi la 4^e de couverture.

lourd de conséquences sur tous les plans a été, sous l'une ou l'autre forme, reproduite et retranscrite dans les pratiques des Églises chrétiennes au cours de l'histoire. La société congolaise n'a pas été fondée sur la tradition biblique, mais sans y échapper, les Églises néo-pentecôtistes actuelles sont, elles aussi, tributaires de ce long passé. La pratique de certaines d'entre elles de tenir les femmes soumises pourrait avoir plusieurs causes dont le poids de la culture ancestrale qui marque profondément les mentalités, le dessein affiché des pasteurs de sexe masculin de profiter de la situation ou de l'ignorance des femmes, etc. Recourir au passé est un comportement qui s'active à chaque époque où les croyants ne cessent de s'identifier pieusement à leurs ancêtres bibliques pour y puiser leurs codes de conduite. Pour comprendre ce recours au passé, il faut une certaine interprétation de ce passé en rapport avec des événements de notre contexte particulier.

La nature des rapports hommes-femmes, avant de se construire sur le modèle social et culturel judéo-gréco-latin marqué en permanence d'une part, par la tension entre ce qui se rapporte aux hommes et ce qui se rapporte aux femmes, et d'autre part, par la préséance et la prévalence masculine, devait avant tout être présentée sous le regard de l'égalité foncière de genre, « encore que la Bible se distingue du monde ambiant par cette affirmation de l'égalité des sexes »²¹. Cela est une attestation de l'affirmation fondamentale sur l'égalité naturelle des hommes et des femmes. Mais l'histoire, écrite la plupart du temps de la main des hommes a montré que ce sont ces derniers qui ont souvent usé de leurs forces pour s'accaparer tout dans la distribution de la richesse liée à la gestion du pouvoir et de l'exercice des responsabilités au sein de la société. Cependant, à travers l'affirmation de l'égalité humaine, se dessine le principe intangible de l'égalité naturelle du genre humain. Il s'agit là de l'affirmation capitale du principe de l'égalité des sexes ainsi clairement formulée dans ses fondements – et pas toujours dans les faits –, car nous sommes encore très loin de réaliser le rêve d'une société juste et égalitaire qui privilégierait autant les hommes que les femmes. Si l'éducation, seule, permet de revisiter et de démanteler progressivement tous les lieux où persiste encore la mémoire de la discrimination et des préjugés sexistes, elle aidera aussi à se sortir du registre des relations traditionnellement fondées sur le culte des différences sociales liées à l'appartenance sexuelle des personnes. ■

21 Michel CORNILLON, « Une femme de tête », in *AUJOURD'HUI LA BIBLE* (juillet 1973), n° 148, p. 4.